

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un lit de Procuste, pour qui?

*Le Lit de Procuste* de François Tétreau, Montréal et Paris, l'Hexagone et le Castor Astral, 1987, 145 p., 15,95\$.

Noël Audet

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38572ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Audet, N. (1988). Review of [Un lit de Procuste, pour qui? / *Le Lit de Procuste* de François Tétreau, Montréal et Paris, l'Hexagone et le Castor Astral, 1987, 145 p., 15,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 31–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Un lit de Procuste, pour qui?

**Le Lit de Procuste** de François Tétreau, Montréal et Paris, l'Hexagone et le Castor Astral, 1987, 145 p., 15,95\$.

Admirablement écrit, dans une langue savante qui n'ignore pas le langage technique de la peinture, cet ouvrage s'émaille de poèmes, et de commentaires, de citations ou de dessins dans la marge. L'auteur est critique d'art, poète. Il publie ce premier «roman».

*Le regard plonge là-dedans comme s'il tombait à l'intérieur d'un cône, d'une pyramide renversée dont la pointe se trouverait au centre-bas. La surface est divisée en larges tranches horizontales qui voudraient lier le tout, mais le sectionnement au contraire. J'ai l'air de peindre au fond d'un lac. (p. 27)*

De quoi s'agit-il au juste? Le tableau de Paul Gauguin, «Van Gogh peignant des tournesols», sert de prétexte ou de générateur textuel. L'auteur laisse vaguement entendre, au début de son livre, que Van Gogh aurait également peint un portrait de Gauguin... que ce dernier aurait détruit parce qu'il ne l'aimait pas. Puis on plonge dans les préoccupations de tout peintre, sa relation à la pâte, aux formes, aux couleurs. Surgiront bientôt les mânes de Matisse, de Braque, de Picasso et Jacqueline; on évoque alors le problème de la spécificité de la sculpture et du peintre Brauner, qui reprend à la sculpture son bien et dont l'auteur dit, en véritable critique d'art :

*Arrêtons là. Le mérite de Brauner réside principalement en ceci qu'il suggère les caractéristiques de la roche et fabrique une spiritualité du calcaire par les seuls procédés de l'huile sur toile. Néanmoins, on décèle chez lui un surcroît de sophistication. (p. 99)*

Suivent alors Soulages, Knoll et leurs modèles, la relation entre peintre et modèles étant plus complexe qu'on ne le croit. L'argent que l'on échange garantit



Photo: Denis Muel

## François Tétreau

une sorte d'immunité chez le modèle, l'empêchant de livrer sa vraie nature. C'est une expérience qu'ont faite plus d'une fois des peintres comme Matisse, Manet, Picasso.

Je m'arrête ou je continue. Poursuivons. Suit l'éloge des gris et une remarquable discussion, en forme de dialogue, sur l'iconoclaste (Vandale) : «La même pulsion, le même influx déterminent Vandale et Picasso.» (p. 131) En effet, dans la seule vingtaine de pages qui ressemblent un tant soit peu à la forme romanesque, l'auteur montre de façon subtile et pénétrante que l'iconoclasme n'est que l'envers du désir de se représenter, que l'art exerce sur l'esprit une fascination qui est proche du fétichisme, et qu'il y a une «corrélation qui existe entre fétichisme et vandalisme. Mais plusieurs sujets ne vont pas jusqu'au crime [...]». (p. 133)

C'est donc, on le voit, un texte spécialisé, visant un public fort restreint, celui qui s'intéresse particulièrement à la peinture et à la philosophie de l'art. Il n'a ni les structures, ni la trame de récit, ni la diégèse, en fait il ne comporte rien de la forme romanesque. C'est une visite guidée, intelligente, mais visite guidée tout de même d'un musée d'art contemporain. Je m'objecterais «jusqu'au crime» à appeler cela un roman. Il me semble que ce serait là tout simplement de la fausse représentation. Car enfin, quoi qu'en pense Paris ou la N.B.J., le roman existe dans le reste du monde, et l'on a beau se gargariser avec la mort du genre, ce genre-là n'a pas encore rendu le dernier souffle : il se porte au contraire mieux que jamais. Le lecteur seul s'y retrouverait mieux si l'on consentait à nommer les choses par leur nom. Je rêve de ce jour-là.

Ceci dit, j'ai eu un certain plaisir — agacé par le manquement à la promesse de la page couverture qui affichait «roman» — à lire ce texte brillant, cet essai philosophico-historique sur la peinture. Je doute que ce soit là un phénomène de masse. □

